

- Commencement XII^e siècle
- ▨ Milieu XII^e siècle
- ▨ Fin XII^e siècle
- ▨ XV^e siècle

A. Riolet del.

Plan de la collégiale de Saint-Aignan.



SAINTE-AIGNAN-SUR-CHER.
L'église Romane et le Château
par Mme Violette Rougier-Lecoq,
Illustratrice de « Saint-Aignan, Mille ans d'histoire ».

SANCTUS ANIANUS IN BITURIA

REGARDS SUR SON PASSE

Puissamment ancrée au flanc de la colline que couronne le château Renaissance des ducs de Beauvillier, et se reflétant avec lui dans la rivière qu'ils dominant comme ils dominent le pays environnant, l'église à la fois collégiale et paroissiale de Saint-Aignan-sur-Cher, autrefois Saint-Aignan-en-Berry, a très probablement, comme nombre de ses pareilles dans la région, été d'abord une simple chapelle dépendante d'un ermitage établi par des religieux essaimés d'un des couvents de Tours. A ce modeste oratoire succéda une première église dédiée à saint Jean, ainsi qu'en fait foi le manuscrit des « Gesta Ambaziensium dominorum », chronique tourangelles du XII^e siècle qui rappelle que le premier tenant de la forteresse cons-

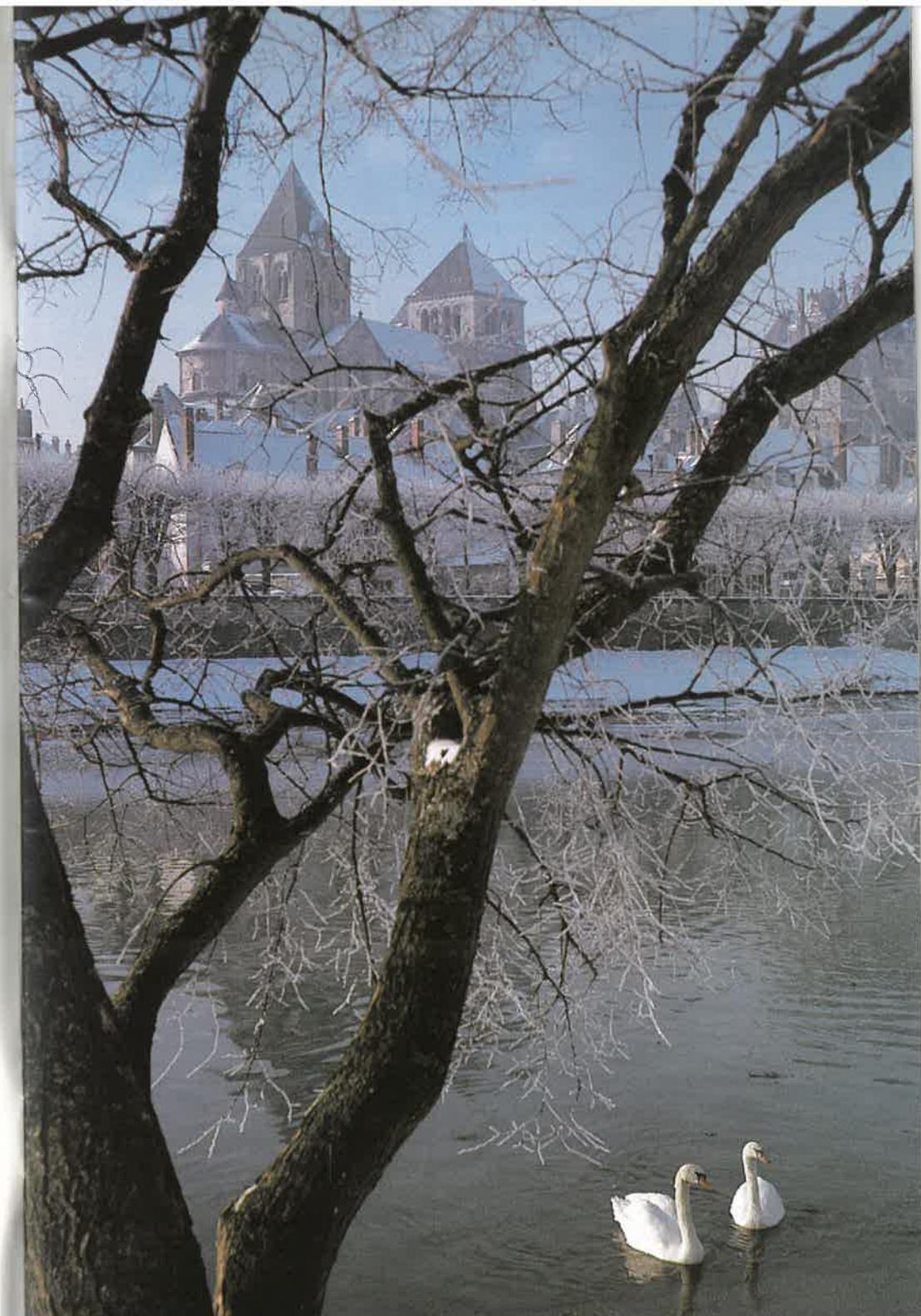
truite sur la même colline, voici mille ans, par un comte de Blois, fut enseveli par ses gens dans l'abside (« pars orientalis ») d'une « ecclesia » élevée en l'honneur du saint Évangéliste.

C'est très probablement vers la fin du XI^e siècle que les descendants de ce chevalier dont la fin avait été tragique (1), devenus après lui seigneurs d'une terre qui comprenait la presque totalité de l'ancienne marche des Carnutes, des Bituriges et des Turons, dédièrent au saint évêque d'Orléans honoré au nord

(1) Cf. R. Guyonnet, « Les origines de Saint-Aignan-en-Berry », tome premier de « Saint-Aignan, Mille ans d'histoire ». Maison de la Presse, Saint-Aignan.



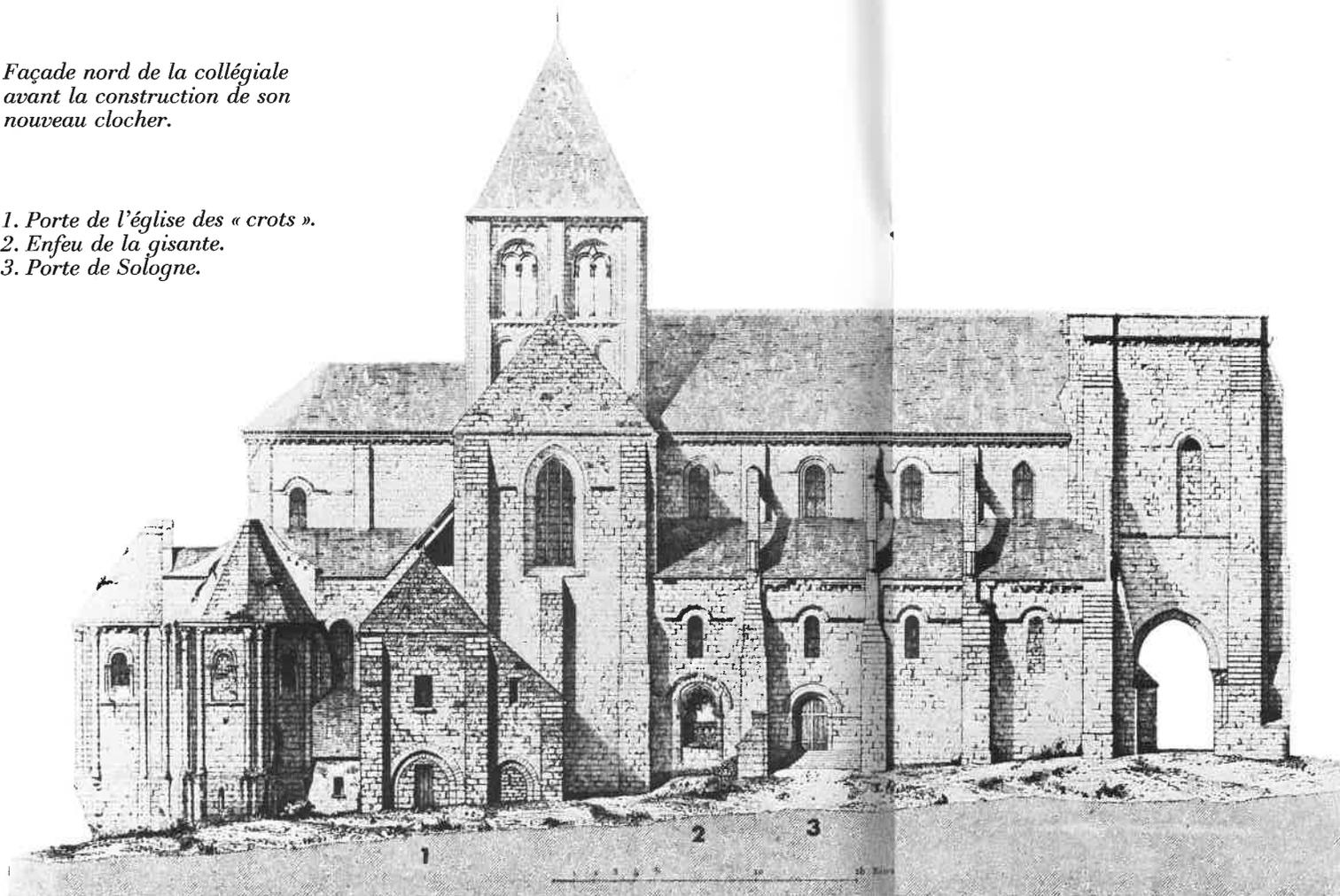
La collégiale vue de l'Île-plage. (Photo Michelle Lecomte)



La collégiale en hiver. (Photo Michelle Lecomte)

Façade nord de la collégiale avant la construction de son nouveau clocher.

1. Porte de l'église des « crots ».
2. Enfeu de la gisante.
3. Porte de Sologne.



du Nivernais dont ils étaient originaires l'édifice plus grandiose dont les premières pierres purent être posées grâce à leurs dons. Les barons de Donzy, premiers seigneurs de notre terre et futurs comtes de Nevers, étaient encore nos seigneurs lorsque son édification fut achevée. C'est sans doute la même famille seigneuriale qui apporta dans le pays le culte, aujourd'hui oublié, de saint Prisque ou saint Prix (« sanctus Priscus ») qui, vis-à-vis du nôtre, prie à genoux pour la sauvegarde de notre

ville sur le tableau offert en ex-voto, au XVII^e siècle, à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur (2).

Si l'église de Saint-Aignan-en-Berry dépendait temporellement du comté de Blois, elle relevait au spirituel de l'Eglise de Bourges comme étant comprise, au temps des Gaules, dans la circonscription géographique des Bituriges. Elle était donc, comme la communauté capitulaire qui la dirigeait, de la juridiction de l'ancienne primatiale

primitive sur laquelle s'est étagée l'abside de la collégiale. C'est cette première église qu'on appelait encore « l'église souterraine » au milieu du siècle dernier et que, pour avoir oublié son origine après un très long abandon, on a depuis considérée comme la crypte de celle qui lui a succédé.

D'autres institutions de « vicariae » suivirent, dédiées à la mère du Christ : Notre-Dame du Chevet, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Grâces, à sainte Anne et sainte Marguerite, sainte Marie-Madeleine (dans « les grottes », comme saint Jacques), à saint Jean-Baptiste, saint Pierre le Vieux, puis saint Michel, saint Etienne, saint Christophe, saint Nicolas, saint Bernardin, saint Denis, saint Guillaume, saint Louis, saint Blaise, saint Marsault (Martial), saint Vincent et autres hôtes du paradis dont le culte se ralentit à mesure que s'éteignaient les revenus affectés à l'entretien de leur autel et à la rémunération de leurs vicaires.

Le culte s'exerçait dans notre église avec une pompe et un cérémonial dignes d'une cathédrale, bien que celui de « monsieur saint Aignan » son patron, semble avoir décliné avec le temps (3). Ses fidèles, pourtant, payaient encore au XV^e siècle pour que des messes perpétuelles lui fussent offertes, dont l'une était célébrée chaque jeudi « au

d'Aquitaine et le resta jusqu'à ce que le découpage des provinces l'ait rattachée, sous la Révolution, à l'évêché de Blois.

Au cours des siècles, des dons et fondations diverses concoururent à l'embellissement de sa décoration et enrichirent son chapitre. Le testament d'Henri le Tavernier, collecteur du péage, permit en 1287 la création d'un autel dédié à saint Jacques dans une des grottes (« in crotis ») encore existantes derrière le mur occidental de l'église

(2) Voir en seconde couverture, une reproduction de cette vue cavalière de la ville en 1631, due au peintre tourangeau Pileur.

(3) Aucune image ancienne, peinte ou sculptée, n'a subsisté de lui dans son église. Elles ont pu, au cours des temps, être détruites. Cependant, s'il arrivait encore que son nom fût choisi à la fin du XVII^e siècle, comme nom de baptême par les Saint-Aignanais, sur quelque 210 imposables inscrits dans un rôle d'impôt datant de 1696, on ne le trouve qu'une fois contre 23 Jean et 21 Jacques.

grand aultier, incontinent après matines ». Ils payaient aussi pour être inhumés dans et non hors l'église où il ne leur était pas accordé de couvrir les tombes d'une pierre, car la « tonture » des herbes du cimetière était mise aux enchères, chaque année, au profit des chanoines. Ils choisissaient le plus souvent de reposer dans la tour de l'ancien clocher pour bénéficier sans limite des pardons attachés à l'envolée des cloches. Nombreux sans doute y sont encore leurs ossements, car les principaux membres du chapitre avaient de droit le choix d'être enterrés eux-mêmes sous les cloches ou dans la nef, plus ou moins près de « la chaire à prêcher ».

Le personnel était nombreux : il se composait d'une dizaine de chanoines, dont un à la nomination du seigneur de la ville ; ils avaient à leur tête un prieur ou doyen qu'ils élisaient eux-mêmes en assemblée capitulaire lorsque leur désaccord, leur discorde parfois, ne les contraignait pas de recourir à l'arbitrage de l'archevêque, voire même à l'intervention de Rome. Ils étaient assistés d'une communauté de « vicaires et bacheliers », bénéficiaires ou chapelains astreints à résidence ou ayant droit de représentation, ce qui leur permettait de cumuler ailleurs d'autres profits. On en comptait dix-sept en 1453, autant, pour vingt « vicairies », en 1737. Chacun de ces titulaires jouissait d'une prébende ou d'un bénéfice. Ces revenus, assis sur des immeubles, des rentes foncières et des dîmes en grains, volailles et vendange, se percevaient dans plus de vingt paroisses. S'y ajoutaient le prix des messes occasionnelles ou perpétuelles, les donations pieuses et les legs testamentaires qui, jusqu'à XVII^e siècle, furent d'un très fructueux rapport. L'état de ces ressources, fourni en 1790 en vertu des décrets de l'Assemblée

Constituante qui dégarnirent les chapitres comme ils vidèrent les couvents, omit de tenir compte de leurs substantiels à-côtés. Les maigres salaires des deux chantres, des deux musiciens (un « serpent » et un organiste), du suisse, du bedeau, l'entretien assuré avec parcimonie de la maîtrise des enfants de chœur et la portion congrue accordée au curé, les frais de luminaire et autres n'écornaient que légèrement la masse de ces revenus.

Contrairement à ce qu'on déplora en maints endroits voisins, notamment à Selles-sur-Cher, on ne voit pas que l'entrée des protestants dans notre ville en 1563 ait causé à sa collégiale plus de dégâts que n'en avaient infligés au château, après le siècle des guerres anglaises, les troubles de la Ligue. Les troupes que l'amiral de Coligny avait envoyées « pour se rafraîchir » en Sologne entrèrent à Saint-Aignan sans coup férir par des portes qui leur furent probablement ouvertes avec l'accord, sinon sur l'ordre, du châtelain. Les relations qu'entretenirent ensuite les catholiques du cru et les religionnaires n'ont laissé aucun souvenir fâcheux dans nos annales.

Vint la Révolution. Comme nombre de monuments religieux de la France, notre collégiale reçut, aux dires des témoins, de grands dégâts de la main des « casseurs » de 1793. On aurait, selon les architectes chargés de sa restauration, détruit plusieurs chapiteaux de la nef et du chœur afin d'en effacer les emblèmes de la religion et les armes des maisons nobles bienfaitrices de l'église. Pour élever un autel improvisé à la déesse Raison, on démolit celui que son curé avait, en 1747, fait construire de ses propres deniers en l'honneur de saint Jean, patron de la paroisse. Toute la distribution



La tour-porche dite « des Gros Saints » (XII^e siècle) et son nouveau clocher (1870).

intérieure du monument fut bouleversée. Un jubé qui datait des premiers temps de l'édifice tomba sous le coup d'une décision prétendue culturelle de l'autorité locale. C'était une vaste tribune de pierre élevée entre la nef et le chœur ; aux jours de grandes solennités, les chanoines y récitaient l'épître et l'évangile ou catéchisaient les fidèles ; sa démolition, menée sans douceur, entraîna la chute d'un Christ colossal qui s'y trouvait appliqué du côté de la nef ; ce Christ de bois se brisa sur les dalles à la joie de quelques braillards. C'est alors qu'on descendit dans l'ombre de l'église souterraine désaffectée la magnifique balustrade ramenée depuis dans la nef.

L'adoration de la Raison humaine et les cérémonies très surprenantes qu'elle avait suscitées ayant cessé d'être appréciées par les maîtres du nouveau régime, la collégiale fut, en vertu d'un décret obtenu de la Convention, le 18 floréal, par Robespierre, affectée à un nouveau culte dont le dogme, tenant en quelques mots, fut peint au-dessus de « Temple de la Raison » : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ». Un énorme serpent se mordant la queue - l'Amanta hindou, symbole de l'éternité -, entourait, a-t-on dit, ce nouveau « Credo » qui n'eut, comme cette inscription, qu'une durée très éphémère.

Thermidor et l'exécution des Jacobins, en mettant fin à la Terreur, allaient changer le cours des choses. Le 3 ventôse an III (21 février 1795), la Convention décréta la liberté des cultes, mais ne rendit pas pour autant son église à la ville. Le 15 floréal (4 mai), la collégiale désertée fut vendue aux enchères comme bien national avec l'église souterraine et l'ancien cimetière

y attenant, et sur une mise à prix de 950 livres (le prix d'un médiocre cheval), rachetée par son ex-curé Pioche, l'organisateur empressé des « mascarades religieuses » dont s'étaient offusqués ensemble Robespierre et Danton.

Le 22 floréal (11 mai) un arrêté du directoire du district de Saint-Aignan ordonnait, entre autres mesures, que le Temple de la Raison soit délavé afin d'en lessiver la terre (celle des morts) pour les besoins de la salpêtrerie. Le 1^{er} prairial (20 mai), un arrêté du Comité des Finances suspendait la vente des églises et l'on invitait le sieur Pioche à s'abstenir de faire emploi de son acquisition. Dix jours plus tard, un décret de la Convention restituait l'édifice à la ville qui s'empressait d'y rappeler le prêtre qui en était curé en 1789. L'unique témoin de ces événements qui en ait publié le récit - un Jacobin - nous dit que « l'autel de la Patrie fut démoli, les bustes des grands hommes de l'antiquité et de la Révolution jetés dans les égouts par des femmes furieuses, vomissant des imprécations contre les terroristes » tenus pour responsables de la faim qui régnait dans la ville. Les tribulations de l'ex-collégiale étaient terminées.



VISITE DE L'EGLISE

L'église de Saint-Aignan-sur-Cher a été de tout temps considérée comme une des plus belles églises romanes de France et la plus belle de la vallée du Cher après la cathédrale de Bourges.

Le visiteur qui accède à la ville en traversant ses ponts peut admirer de loin, au centre du transept, la tour dont la masse imposante est ajourée de baies à menues ouvertures et fines colonnettes. Cette tour, où vibraient autrefois ses cloches est, de l'avis des savants Bénédictins de la Pierre-qui-Vire (1), « l'une des plus belles qui nous restent de l'art roman ».

Sans s'arrêter à des détails susceptibles d'intéresser les seuls spécialistes de l'architecture médiévale, on peut, avant d'aborder la visite de l'intérieur de l'édifice, remarquer l'exceptionnelle ampleur de la tour qui couvre son entrée. Construite en dernier lieu, comme on peut le voir sur le plan annexé à cette brochure, cette tour imposante, flanquée de contreforts massifs, est considérée comme la sœur, et très probablement la contemporaine de celles de Saint-Martin de Tours. Elevée pour la défense, comme ces vénérables tours mères, elle a pu abriter les réunions capitulaires et, comme celles du château, être un refuge en cas de siège.

Le beffroi qui couronne aujourd'hui cette tour est contemporain des importantes restaurations qui durent, au

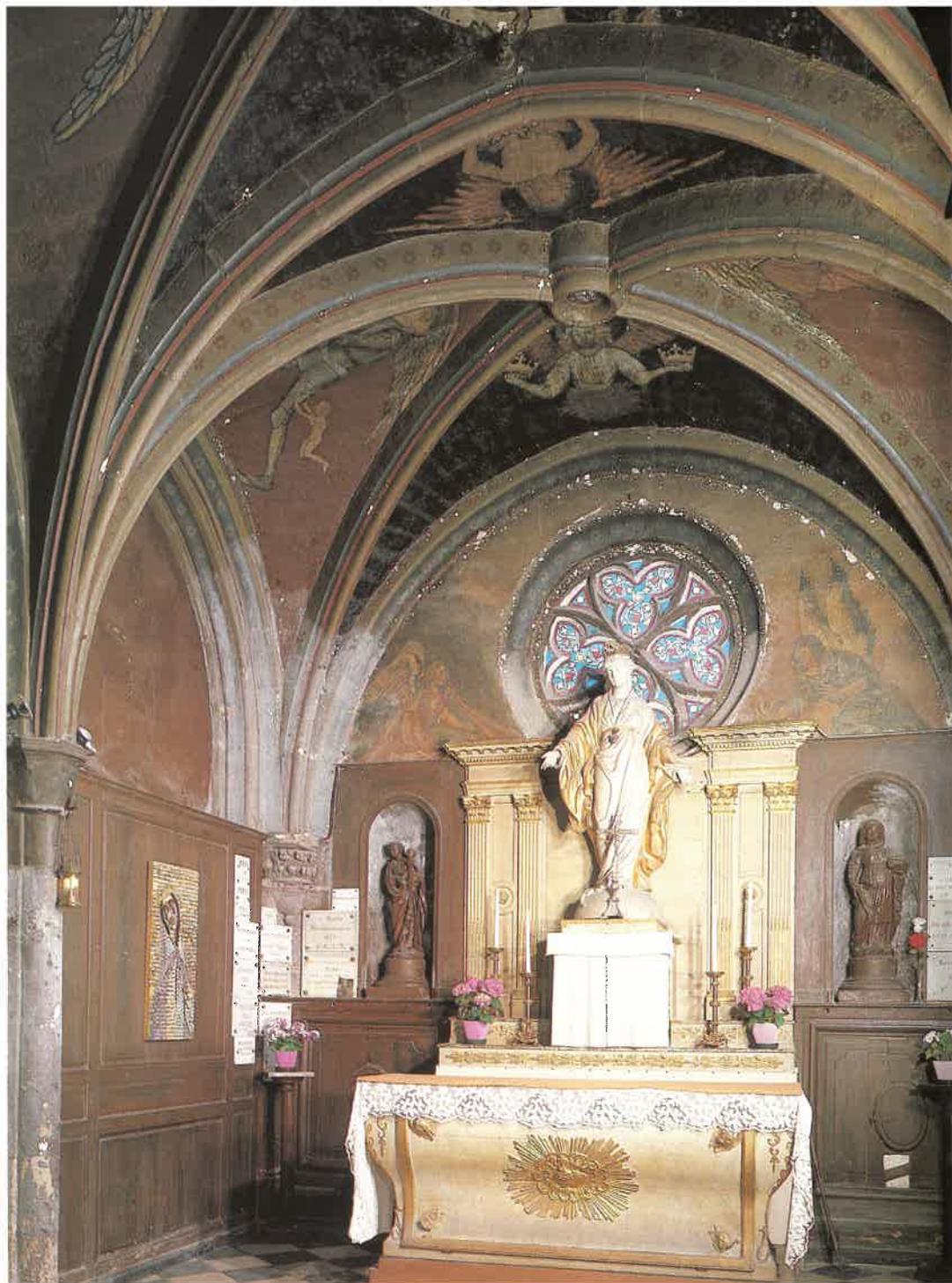
siècle dernier, être apportées pendant trente ans à l'ensemble de l'édifice. Construit uniquement en vue de supporter le nouveau carillon, on a voulu qu'il soit une réplique du clocher délaissé.

Trois arcades en ogives nettement dessinées donnent accès au porche. Seule la grande porte de l'église a gardé l'arc en plein cintre, un arc à vive arête sans apparence de sculptures. On a pu, par contre, avant d'y accéder, admirer à loisir le portail du midi, ex-porte « du Berry », vrai chef-d'œuvre d'ornementation florale et animale admirablement rénové par ses restaurateurs dans le respect de son état premier. C'est, de l'avis exprimé par l'un d'eux, « le style orné du milieu du XII^e siècle dans sa plus exquise pureté ».

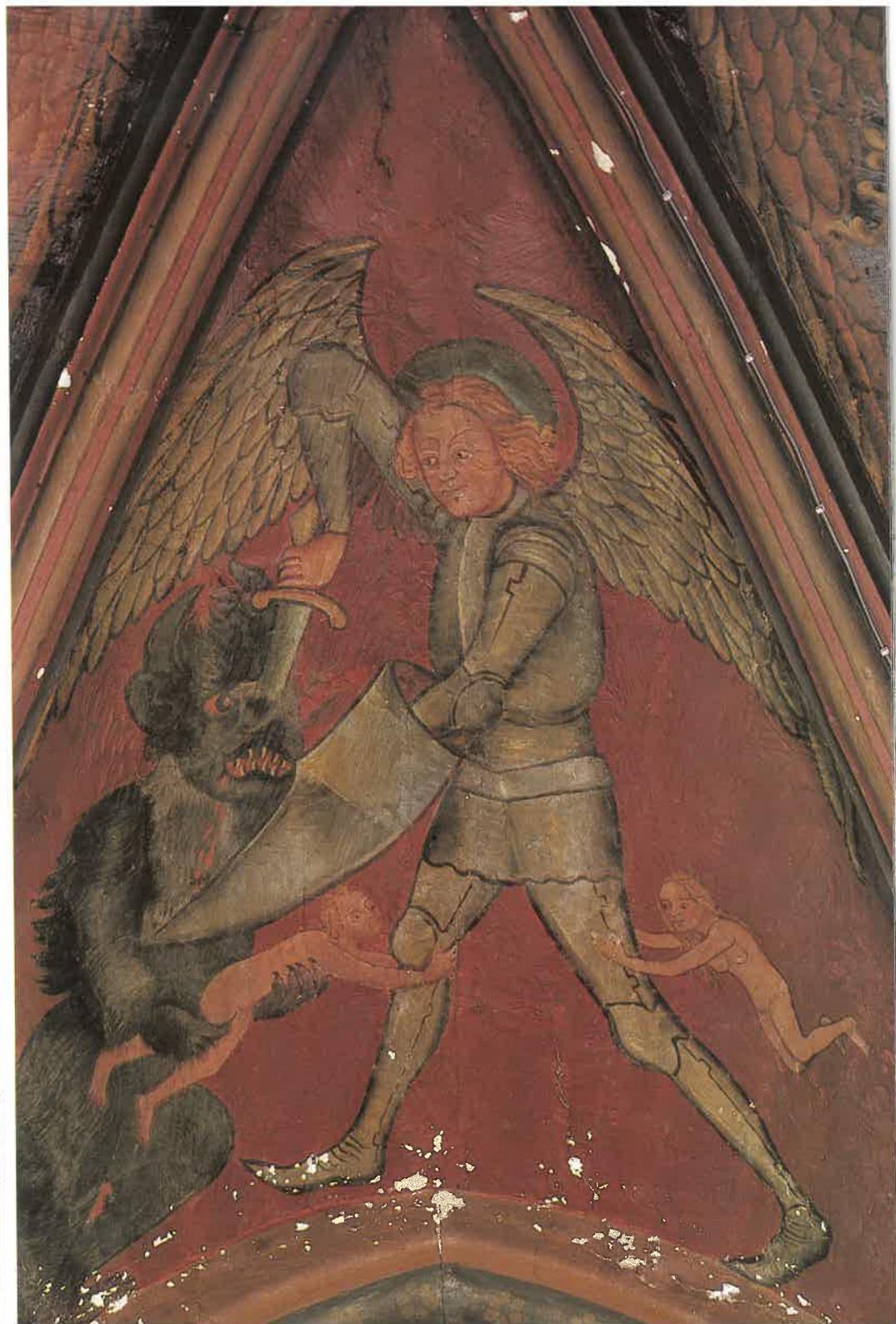
La salle, ouverte sur la nef au premier étage de la tour qui domine le porche, est couverte d'une voûte bombée à nervures toriques retombant à chacun de ses angles sur quatre statues, suivant un usage qu'on retrouve au chevet d'édifices de style gothique angevin. On y reconnaît, outre saint Pierre, saint Jean et son évangile, Marie-Madeleine avec son vase de parfum et Marie-Salomé : séquence de la Résurrection. La présence des orgues ne permet malheureusement pas la visite de cette salle.

En avançant au centre de la nef, à l'entrée du transept, nous embrassons dans un premier regard la magnifique alliance du chœur et du sanctuaire qui sont avec la crypte la partie la plus ancienne de l'église. Admiré par les mêmes érudits commentateurs, cet ensemble architectural qui, à leurs yeux,

(1) Dom Angelico Surchamp, in « Val de Loire roman », 1956. Atelier du Cœur meurtry, Abbaye de la Pierre-qui-Vire, Saint-Léger Vauban, Yonne.



Chapelle des Miracles.



Saint Michel et la bête.

« impose d'emblée, par sa majesté écrasante, le rayonnement de sa puissance et de son harmonie » est, comme la tour qui le domine, une des plus belles réussites de l'art roman.

Encore meublé des stalles que les chanoines partageaient avec la famille du châtelain qu'ils reconnaissaient comme le fondateur de leur église et doyen héréditaire de leur chapitre, le carré du transept montre quatre majestueuses arcades en plein cintre à double rangée de claveaux retombant sur des piliers en forme de croix flanqués de colonnes engagées. Couvert d'une coupole montée aux angles sur de petites trompes, il est éclairé par des verrières ouvertes dans les murs des bas-côtés et qui ont été agrandies, en perdant leur style original, au XIV^e siècle. Sous celle de la façade nord, on voit les traces d'une litre funèbre où subsiste le blason d'Henriette Colbert, veuve de Paul de Beauvillier, duc de Saint-Aignan.

Donné lui-même comme « un chef-d'œuvre incomparable d'art sacré », le sanctuaire prolonge le chœur par une première travée sur plan carré et un hémicycle séparés par un arc semblable à ceux du transept. L'hémicycle comprend six colonnes en tambour refaites il y a 110 ans, couronnées par des chapiteaux eux-mêmes refaits qui représentent, sur la partie visible du chœur, de gauche à droite :

- saint Michel terrassant le dragon ;
- des dragons réunis par une tête humaine ;
- Daniel écartant à bras tendus deux lionnes qu'il tient par les mâchoires ;
- la chasse du sagittaire ;
- des dragons jumelés par une tête humaine que des coqs décervellent ;
- le sacrifice d'Abraham.

Quatre de ces chapiteaux sont imités d'originaux que nous rencontrerons ailleurs.

Ces colonnes supportent des arcades hautes en plein cintre surmontées d'un faux triforium dont les arcatures aveugles reposent sur des colonnettes jumelées. Couronnant le tout, un mur présente sept autres arcatures dans lesquelles trois fenêtres ornées de vitraux de couleurs vives tamisent l'éclairage de l'abside.

Si nous revenons sur nos pas dans la nef dont les murs étaient encore peints, en 1850, de personnages lavés depuis par les restaurateurs, nous voyons par leur architecture plus tardive que ses quatre travées sont plus jeunes que le transept. On a proposé de voir la délimitation des époques de la construction du transept et de la nef dans l'arc triomphal qui les réunit, lequel est composé de deux rouleaux juxtaposés, l'un en plein cintre vers le chœur, l'autre en tiers point vers la nef. Mais les grandes arcades des travées qui reposent, comme celles du chœur, sur des piles cruciformes, sont en plein cintre à partir du carré du transept (sauf celle de la travée nord, apparemment refaite), et le tiers point ne se rencontre qu'à la travée la plus proche de l'entrée. La construction de l'église s'étant poursuivie d'est en ouest, cette première travée ne fut probablement achevée qu'aux approches du XIII^e siècle.

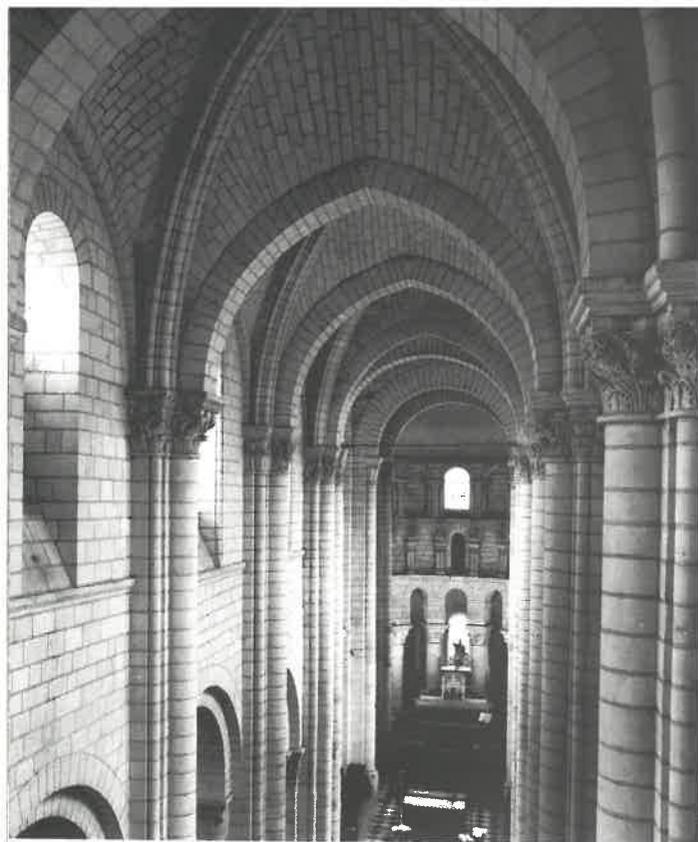
L'ensemble du vaisseau est couvert de voûtes d'ogives bombées que séparent d'épais doubleaux en tiers point dont les nervures varient d'une travée à l'autre. La trace des réfections ultérieures se retrouve dans les voûtes des bas-côtés dont les doubleaux sont en plein cintre, alors que ceux de la travée la plus proche du chœur ont été remplacés par des arcs en tiers point.

Revenus auprès du portail, nous continuerons notre visite par le bas-côté



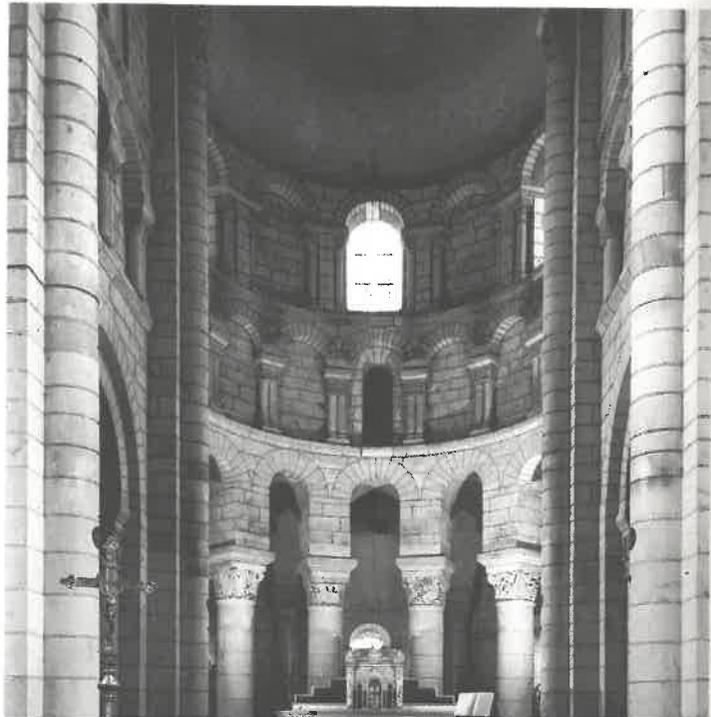
Chapiteaux du Portail du Midi.





←
*Chapiteaux et voûtes
de la nef.*

→
*Chapelle des Miracles.
Pesée des âmes.*



→
Le sanctuaire.



nées à frapper l'imagination des fidèles en leur inculquant à la fois le dégoût du péché et la crainte de son châtement. Nous les regarderons dans l'ordre où nous allons les rencontrer.

Sur le premier pilier de gauche, portant l'arc de la première travée de la nef, des rinceaux accostés d'animaux monstrueux, fauves vomissant des flammes et rapaces qui les agressent.

Sous le premier arc du bas-côté, à droite, un homme nu, un coq dressé sur ses ergots et un tavernier portant un pichet et une pile d'assiettes figurent trois péchés capitaux : la luxure, l'orgueil, la gourmandise. A gauche, la tempête apaisée par Jésus.

Sous l'arc de la deuxième travée de la nef, à droite, deux lions, dont un à deux corps, avalent deux de leurs congénères.

Sur le pilier droit de la travée faisant face à la chapelle, une Crucifixion.



droit de l'édifice en portant nos yeux sur quelques-uns des 250 chapiteaux que compte l'église. Certains ont été refaits par les restaurateurs sur les modèles anciens, d'autres réemployés ailleurs qu'à leur place première, d'autres rénovés par grattage, d'autres redessinés sur des modèles repris ailleurs. Sans nous perdre dans le débat qui divise les archéologues sur l'antiquité comparée de ces sculptures, nous nous contenterons d'admirer leur diversité ainsi que le travail et l'imagination des tailleurs de pierre anonymes qui nous les ont transmises.

Beaucoup sont purement ornementales : entrelacs et rinceaux, crosses, volutes, palmes, feuillages et fruits plus ou moins stylisés : leur beauté n'a pas besoin de commentaires. D'autres représentent des scènes tirées de l'un ou l'autre Testament. D'autres sont desti-

C'est au cours du XV^e siècle, à une époque où Saint-Aignan était aux mains de comtes originaires de Bourgogne et souvent, par suite des guerres, aux mains plus délicates de leurs veuves ou de leurs sœurs, que fut édifiée la jolie chapelle vouée à Notre-Dame des Miracles. Les peintures qui la décorent représentent des sujets tirés du Nouveau Testament. Au dos de l'arc d'entrée, face à l'autel, le Christ trône en roi de justice sur le globe du monde, le bras droit et l'index levés. Aux premiers compartiments de la voûte, les quatre Evangélistes sont représentés par leurs symboles : l'aigle de Jean, le lion de Marc, l'ange de Mathieu et le bœuf ailé de Luc. Plus près de l'autel, entre deux anges présentant des couronnes royales, à gauche, saint Michel enfonce son glaive dans le muflle du démon tandis qu'Adam et Eve s'agrippent aux jambes de l'archange qui les arrache aux griffes de Satan ; à droite, l'ange qui pèse les âmes repousse de sa lance le diable qui essaie d'attirer par les cheveux la pécheresse accrochée désespérément à son plateau. Une rose d'époque, élégamment fleurie de couleurs vives, auréole la Reine des Anges.

Le fait qu'une chapelle de même nom ait existé, on ne sait sous quelle forme ni en quel lieu de l'édifice, dans les dernières années du XIV^e siècle, n'exclut pas, quoique un des restaurateurs de l'église ait hésité à le croire (2), qu'elle ait été reconstruite, hors de l'église et dans le style où nous la voyons, au cours du siècle suivant. Elle a pu l'être par une des quatre femmes qui succédèrent, après 1423, aux frères Louis et Hugues de Chalon à la tête du comté de Saint-Aignan, soit par leur mère Marie de Parthenay, douairière de ce comté, vivante encore en 1432, soit par sa bru espagnole Jeanne de Perellos, soit par une de ses deux filles qui furent après

elle dames de ce comté. L'élégance un peu mièvre de cette chapelle, tardivement accolée à la collégiale et tranchant sur la sobriété de son décor, permet d'y voir un ex-voto d'inspiration féminine.

Il n'est donc pas nécessaire d'imaginer, comme l'a fait le même commentateur, que le style ogival flamboyant dont cette chapelle offre tous les caractères aurait pu être introduit dans la région avant le XV^e siècle, date sur laquelle s'accordent les archéologues.

Après la chapelle, en continuant vers l'abside, on voit, dans le bas-côté du transept, le roi David portant une cithare ; aux angles, deux têtes léonines.

Sous l'arc de la travée suivante : à gauche, des oiseaux becquetant des fruits ; à droite, un soldat portant épée et bouclier affronte un dragon.

Sous l'arc marquant l'entrée de l'hémicycle, à gauche, entre deux anges, saint Michel égorge le dragon sous une face démoniaque vomissant des volutes ; à droite, la chasse du centaure : deux des chapiteaux anciens recopiés sur les colonnes du sanctuaire.

Sur le pilier où prend appui le premier arc ouvrant sur l'hémicycle, un chapiteau refait sur le modèle original situé plus loin : deux boucs s'affrontent sans paraître s'apercevoir que des lions leur dévorent l'échine : symbole de l'obstination suicidaire.

Couronnant la dernière des six colonnes du sanctuaire restaurées au siècle dernier, un autre aspect du sacrifice d'Abraham montre au milieu de nombreux personnages le bélier qui sera substitué à son fils.

(2) Rapport de Baudot. Archives des Monuments historiques. Présentation des relevés de Lassus.

A droite de la première chapelle rayonnante, la Vierge à l'Enfant. Sous l'arc de la même chapelle, à droite, deux fauves enlacent leurs longs cous. A gauche, l'hydre de la légende dresse ses sept têtes menaçantes. A côté, sous des portiques, trois apôtres reconnaissables à leurs attributs habituels : clefs, croix et livre, épée.

Au dos de la cinquième colonne du sanctuaire, des sirènes écartent la gueule d'un dauphin. Au dos de la quatrième, entre deux personnages, des boucs griffus combattent un oiseau et une salamandre.

A droite de la chapelle médiane, des animaux attaqués par des rapaces ; à gauche, des aigles passent leurs têtes

accouplées à travers des masques béants.

Au dos de la troisième colonne du sanctuaire, Daniel attend sa délivrance entre des lions calmés. Au dos de la seconde, entre deux dragons à tête humaine, deux oiseaux boivent à la coupe d'immortalité.

A gauche de la troisième chapelle est le modèle ancien des boucs obstinés vus à l'entrée du déambulatoire. Ce chapiteau a été compté au nombre des plus beaux de l'art roman.

Au dos de la première colonne du sanctuaire, la Visitation : rencontre des deux cousines, Elisabeth et Marie.

Sur le pilier voisin, Daniel, encore lui, écarte les lions par les oreilles.

Sous l'arc ouvert sur le bas-côté voisin, à gauche, la fuite en Egypte ; un soldat d'Hérode, portant glaive et massue, est derrière les fugitifs. A droite, des serpents entrelacés à faces humaines.

A la sortie du bas-côté du chœur, à droite, un chapiteau d'acanthes a été bûché pour faire disparaître le blason d'un seigneur bienfaiteur de l'église.

Plus bas, des oiseaux affrontés supportent une urne dans des feuillages.

A droite de la troisième travée de la nef, on retrouve, dans un chapiteau refait, Daniel priant assis entre six lions menaçants d'inspiration orientale, reproduits d'après un modèle détruit.

Sous le deuxième arc du bas-côté, deux personnages debout, peut-être Adam et Eve sous l'arbre de science, ont disparu. A droite, l'ânesse de Balaam refuse de suivre son maître contre les enfants d'Israël.

Sous la deuxième travée, à gauche, plastronnent deux harpies, oiseaux à têtes de femme et à serres d'aigle.

Enfin, sous l'arc d'entrée du bas-côté, à droite, les quatre dragons accouplés par des têtes humaines qu'on a vus reproduits par les restaurateurs sur la deuxième colonne du sanctuaire.

Après avoir admiré, au pied du mur nord où on l'a fixée, la balustrade Renaissance de bois ouvragé attribuée au sculpteur italien Dominique de Cortone, ouvrage classé monument historique et qui fit récemment le voyage du Japon pour figurer à l'Exposition d'art roman de Tokio, nous ne quitterons pas l'église sans avoir visité sa partie la plus belle et la plus mystérieuse : sa crypte.

L'obstination suicidaire.



La Fuite en Egypte.



La chasse du centaure.



Saint Michel terrassant le dragon.



VISITE DE LA CRYPTÉ

La crypte de Saint-Aignan-sur-Cher - si tant est que ce soit une crypte, car aucun texte ancien ne l'a jamais appelée autrement que « l'église Saint-Jean », ou « église des grottes », ce qui donne à penser qu'elle fut en réalité l'église primitive - a pratiquement échappé, au contraire de l'édifice qu'elle supporte, au zèle des restaurateurs. C'est par elle que les Bénédictins qui ont étudié le « Val de Loire Roman » ont commencé la description de la collégiale. Construite sur le plan qu'allait suivre le chœur qui la surmonte, cette crypte « intensément romane » est, à

leurs yeux, un « chef-d'œuvre d'une étonnante pureté » ; son architecte doit, selon eux, « être classé parmi les plus grands bâtisseurs de son temps », et son œuvre figurer « au rang des merveilles les plus certaines ».

Cette merveille a cependant été louée, sous la Révolution, à des particuliers qui, pendant plusieurs décennies, ont transformé ses chapelles en écuries, en étables et en celliers, au grand dommage de leurs fresques. Ce scandale a cessé lors du classement de l'église en 1851, et c'est seulement au cours de ce

La crypte.



siècle qu'a été rouvert l'escalier communiquant avec l'église supérieure.

Tous conservés dans leur état premier, les chapiteaux, aux feuilles épaisses terminées en crosses, certains ornés de figures naïvement traitées aux angles, présentent, dans leur sobriété délicate, les caractères traditionnels du XI^e siècle. Certains portent encore la trace des peintures qui les coloraient.

Contrairement à ce que nous avons fait dans l'église supérieure, nous porterons d'abord nos pas droit devant nous dans le déambulatoire, vers la chapelle nord, la seule privée par la sottise des hommes des fresques dont les vestiges attireront ailleurs notre attention. Dans et depuis cette chapelle, aux proportions admirablement adaptées à l'échelle humaine, on peut apprécier la perfection de l'ensemble architectural que constituait cette première église.

Séparée de ses deux voisines par un mur ajouré d'une étroite fenêtre en plein cintre, la chapelle axiale qui suit a conservé de superbes vestiges des peintures qui recouvrirent tous les murs et toutes les voûtes de cette église comme de celle qui la surmonte, au XII^e siècle finissant. De l'avis des experts les plus qualifiés, ces peintures, dans leur ensemble, « peuvent prétendre aux premières places dans la hiérarchie des chefs-d'œuvre de l'art français ». On retrouve dans leurs personnages « l'expression de vie intérieure qui émane des créatures les plus pures de cette époque de foi intense ». « Témoins caractéristiques de la peinture gothique à ses débuts, elles marquent une nouvelle formule dans l'art religieux ».

Celles dont la chapelle axiale est décorée nous montrent qu'elle est tout entière dédiée à saint Jean l'Évangéliste, le saint précisément dont les

chroniques nous ont dit que l'église existante au XI^e siècle portait déjà le nom. On a observé avec raison (1) que cette chapelle pourrait être appelée « la chapelle du Livre », car on y voit plusieurs fois le Nouveau Testament. A la voûte, surmontant l'agneau de Dieu, l'ange de l'Apocalypse le présente à saint Jean qui, sous la forme de l'aigle qui le symbolise, le tient lui-même entre ses serres. On le retrouve dans la main d'un des saints qui escortent Jésus devant le cercueil de Lazare.

L'une et l'autre de ces peintures ne sont cependant pas de même époque ; l'aigle et l'ange paraissent être, avec le médaillon en forme de croix qu'ils survolent, les vestiges d'une décoration remontant au XII^e siècle ; la scène de la résurrection de Lazare, d'un art plus évolué, a sans doute, au siècle suivant, recouvert en partie cette première fresque. La noblesse du visage et du geste du Christ et la stupéfaction qui fige autour de lui aussi bien les apôtres que l'entourage du mort sont saisissantes.

La chapelle méridionale, ornée d'un médaillon central montrant l'Agneau entre deux anges adossés à sa gloire, est consacrée à saint Gilles. La base du cul-de-four évoque son histoire et les miracles qui lui sont attribués. A gauche, le saint donne à un paralytique demi-nu sa tunique qui le guérira comme sera guéri l'homme qu'un serpent vient de mordre et qui rend grâce à son bienfaiteur. On le voit ensuite apaiser par sa prière les flots sur lesquels un navire chargé de passagers et dont la proue est ornée d'une tête de dragon, paraît en perdition. Un quatrième épisode n'est plus déchiffrable.

(1) Abbé François Marie, ex-curé doyen de Saint-Aignan. Conférence faite dans l'église pour la célébration de son neuvième centenaire.



Fresques de la crypte.

Sur les murs éclairés par trois fenêtres, les peintures montrent les chasseurs poursuivant une biche qui nourrissait saint Gilles de son lait. Seuls les chasseurs restent visibles et la biche a disparu. A droite, le saint, bras levés, le pouce et l'index de chaque main réunis, célèbre la messe. Derrière lui, Charlemagne couronné et Roland sont agenouillés comme on les voit sur un vitrail de Chartres.

Le chœur, relié au déambulatoire par trois portes basses perçant un mur dont l'épaisseur peu commune s'explique par le poids du clocher qu'il soutient, forme un superbe cul-de-four qu'orne en son centre un immense Christ en majesté, d'inspiration byzantine, qui trône dans une double gloire en amande. Les bras étendus, il répand ses grâces, par l'entremise de saint Pierre et de saint Jacques le Mineur, sur les infirmes qu'on voit à ses pieds. L'un semble apporter son obole à saint Pierre ; un autre se traîne en prenant appui sur des fers ; celui de droite a posé sa béquille pour se prosterner devant saint Jacques.

Seule partie romane de l'ensemble, ce Christ, peint aux environs de 1200, est entouré par des ex-voto datant de la fin du règne de Charles VI, vers 1420, et qui ont sans doute couvert des fresques préexistantes. A gauche, trois personnages en prière, Louis II de Chalon, comte de Saint-Aignan, entre sa mère Marie de Parthenay et sa seconde épouse, l'Espagnole Jeanne de Perellos, enlevée par lui en grand scandale à la cour de la duchesse de Bourgogne alors qu'il était marié à une demoiselle de la Trémoille qu'il répudia. D'où le péché dont l'un et l'autre implorèrent le pardon ainsi que l'expose le phylactère déployé sur leurs têtes.

« Très douce dame de pitié
A nous amis octroye le don
Je te requiers par amitié
Qu'ils einst de leur pécher pardon ».

Devant eux, saint Jean, patron de la première église, et plus loin sainte Anne et la Vierge Marie allaitant son enfant. A droite, les mêmes personnages pareillement agenouillés devant la Vierge de Pitié tenant entre ses bras le Christ déposé de la croix entre sainte Marie-Madeleine et saint Jean. Une banderole analogue à la première expose leur prière :

« Vierge gracieuse et amie
De ta mère et de ton fys
Octroye que par compagnie
Sois couronnez devant ton fys ».

Des spécialistes de la peinture murale en France au début de l'époque gothique ont observé que le fait d'avoir, à deux siècles de distance, respecté l'image du Christ est un exemple très rare au Moyen Age. A la voûte semée d'M couronnés et de soleils, des anges présentent autour du blason des Chalon ceux mi-partis de Chalon et de Parthenay, de Chalon et de Perellos. Les modifications subies par les couleurs connues de ces blasons montrent qu'on ne peut pas tabler sur celles que les fresques présentent aujourd'hui pour juger de ce qu'elles pouvaient être en leur état premier.

Bien qu'il ait lui-même subi les attaques du temps, nous ne manquons pas, avant de remonter au jour, de regarder le mur occidental qui, dans le carré du transept, ferme la travée qui ouvrait sur les grottes comblées lors de la construction de l'église supérieure et dont l'amorce reste visible dans son bas-

côté sud. Sur ce mur, au pied d'une Crucifixion très effacée, se devinent deux donateurs, une dame et un chevalier contemporains - si ce ne sont les mêmes - de ceux qu'on a vus dans le chœur. Sur la voûte proche, et faisant partie du même ensemble pictural, un Christ du Jugement dernier est assis sur un arc-en-ciel entre la Vierge et, encore une fois, saint Jean agenouillés, tandis que des anges portent les instruments de la Passion, que d'autres embouchent

leurs trompettes et que les morts sortent de leurs tombeaux.

Parmi ces morts revenus à la vie, d'adorables visages d'enfants souriant près du Crucifié dans l'attente d'un jugement dont ils n'ont rien à craindre nous permettront d'emporter de ce très court voyage à travers des images évoquant à la fois l'erreur et la souffrance humaines une impression touchante de fraîcheur et d'espoir.

LES CLOCHES DE SAINT-AIGNAN

A la fin de l'Ancien Régime, l'église de Saint-Aignan logeait dans son clocher roman sept superbes cloches offertes à la ville, au cours des siècles, par ses fastueux seigneurs. Par son décret du 23 juillet 1793, la Convention ordonna qu'il ne soit laissé dans chaque église qu'une cloche et que les autres soient descendues et envoyées à la fonte pour la fabrication des armes de guerre et des monnaies divisionnaires dites « en métal de cloche » frappées pour remplacer les anciens sous de bronze peu à peu disparus de la circulation.

L'église n'avait donc plus qu'une cloche d'appel et celle de son horloge lorsqu'elle fut vendue comme bien national et rachetée par son curé.

L'important carillon qui avait, des siècles durant, rythmé la vie de la paroisse et chassé - croyait-on - les orages au grand péril de ses sonneurs parfois foudroyés, avait cependant compromis la solidité du clocher six fois séculaire dont il ébranlait les structures. On s'en avisa lors de la restauration générale de l'édifice opérée au siècle dernier et, en 1870, l'architecte Baudot

suréleva la tour du porche pour construire au-dessus de la salle des orgues le beffroi où furent transportées la cloche épargnée par la Révolution et celle provenant de l'ancien couvent des Capucins.

Les cinq cloches qui meublent aujourd'hui ce beffroi sont, dans l'ordre où leur poids les place sur la gamme :

- le « bourdon », cloche en « do » de 1 630 kg. L'inscription qu'elle porte indique qu'elle a nom « Alix » et a été offerte en 1888, à l'occasion de leur entrée dans notre ville, par Guillaume, comte de La Roche Aymon et Alix de Merode, son épouse. Charles-Honoré Laborde, évêque de Blois, l'a bénite.

- la « guêpe », cloche en « ré » de 1 153 kg., parrainée sous le nom d'Emma par les enfants Raoul et Elisabeth de La Roche Aymon, alors âgés de 7 et 5 ans, a été payée à la même date par souscription publique. On y lit : « La Ville de Saint-Aignan m'a faite ce que je suis ».

- l'« abeille », en « mi », est une des deux cloches sauvées de la refonte qui détruisit ses sœurs. Elle porte qu'elle



*Présentation du blason
des Chalon.*



La Vierge de Pitié.



←
Saint Jean-Baptiste.



→
Les trois orants.

venait d'être offerte en 1776 et nommée « Hélène » par Françoise-Hélène Turgot, sœur du célèbre ministre, veuve du sieur de Beauvillier qui était duc de Saint-Aignan alors que le sieur de Laborde était prieur d'un chapitre de neuf chanoines dont elle rappelle les noms, « Georges étant archevêque de Bourges et Louis XVI, roi de France régnant ».

- le « moucheron », cloche en « sol » de 531 kg., a été offerte, la même année que le « bourdon » et la « guêpe », par dix prêtres du diocèse de Blois originaires de Saint-Aignan qui l'ont baptisée « Marie ». Ces trois cloches nouvelles ont été fournies par Bollée, fondateur à Orléans, pour constituer avec « l'abeille », selon les termes de sa facture, « une bonne sonnerie en accord de seconde majeure, tierce majeure et quinte ».

- la « mouche capucine », d'environ 100 kg., nous dit :

« En 1779, sous Très haut et Très puissant seigneur Paul-Marie-Victoire de Beauvillier, duc de Saint-Aignan,

pair de France, comte de Montrésor, seigneur de Gruchy et autres lieux, j'ai été nommé Magdelaine par très haute et très puissante dame Marie-Magdelaine de Rosset, duchesse de Beauvillier, dame du Palais de la Reine, veuve de T.H. et T.P. seigneur Monseigneur Paul-Auguste de Beauvillier, duc de Saint-Aignan, colonel du régiment des grenadiers de France. Père Bonaventure de Brinay de Romorantin (étant) gardien du couvent ».

Cette « mouche » fut récupérée après que le couvent des Capucins, transformé en salpêtrerie pendant la Révolution, eut été fermé par ordre des autorités.

Leur doyenne « Françoise », baptisée en 1585 par Adrien du Douet, bailli du comté, et par la jeune Françoise, fille de Claude de Beauvillier, comte de Saint-Aignan, et de Marie Babou de la Bourdaisière, son épouse, sonne et répète patiemment les heures, depuis tantôt 400 ans, à l'horloge de l'ancien clocher.



Tombeau de la Gisante.

LA GISANTE DE LA FAÇADE NORD

Hors de l'église, à la hauteur de la dernière travée de son mur nord et à deux pas de l'ancien cimetière transformé aujourd'hui en jardin, on peut voir, dans une niche en plein cintre pratiquée à l'intérieur de la muraille, le tombeau d'un personnage représenté en gisant. Au dessus, un bas-relief taillé dans le mur et appartenant, comme la chapelle des Miracles, à la période de l'ogive flamboyante, évoque la scène du Calvaire sous une arcature trilobée.

Les archéologues du siècle dernier ont cru voir dans ce gisant tantôt « un ecclésiastique de rang élevé, auteur pieux d'une fondation dans la collégiale », tantôt un homme de guerre « vêtu de l'armure ». On voit mal comment un chevalier, comment un dignitaire religieux aurait pu être ainsi exposé à tous vents alors qu'en règle générale, les enfeus de cette nature étaient placés dans le chœur des églises.

La position élevée de ce tombeau, très remarquable sous le rapport de l'art, mais mutilé par les intempéries et situé à cinq coudées du sol, n'a sans doute pas permis à ces commentateurs de voir que ce gisant mystérieux dont deux angelots encadrent le visage porte une coiffe de femme et est drapé dans une robe également féminine.

Tout, dans l'aspect de ce corps étendu, dans son emplacement certainement voulu et dans la concordance des époques incite à croire que nous voyons là le tombeau de l'Aragonaise Jeanne de Perellos, cette Jeanne adultère qu'on voit dans deux des fresques de notre église souterraine, à genoux derrière son ravisseur, implorer la Vierge de Pitié pour le pardon de leur péché commun.

R. GUYONNET
1984.

